était l'officiant. A l'élévation, les tambours ont battu aux camps, et tout le monde s'est religieusement incliné. L'orchestre et les chœurs de la société des concerts du conservatoire ont exécuté, pendant l'office des morts, la marche funèbre de Beethoven, le *Dies iræ* de Cherubini, le *Lacrymosa* de Mozart, et le *De profundis*. Après les chants de deuil, sont venus le *Te Deum* et l'hymne à sainte Geneviève [*Urbs beata*], de l'illustre Lesueur. Le président de la république a été accompagné jusqu'à sa voiture par le clergé. Le clergé a également accompagné jusqu'à la grille de l'église M. Armand Marrast, président de l'assemblée. Les représentants sont revenus au palais législatif dans le même ordre qu'ils en étaient partis. Après la sortie des ministres et des corps constitués, le peuple qui stationnait sur la place de la Madeleine a été admis à entrer dans l'église pour voir le cénotaphe. Cette journée s'est passée dans le plus grand ordre.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTRÉAL 6 AVRIL 1849.

Nous donnons aujourd'hui la fin de la Correspondance si intéressante et si bien raisonnée d'Anti-Démagogue. Nous espérons que nos lecteurs la liront avec plaisir, et y reconnaîtront de plus en plus la *beauté* des prétentions de l'*Avenir*.

—

CE QUE PRÉTEND L'*AVENIR*.

Suite et fin.

Nos jeunes amis de l'*Avenir*, le clergé sait comme vous que le Christ est venu apporter la liberté sur la terre ; mais il ne s'accorde pas avec les démagogues sur le sens de ce mot, dont ceux-ci abusent si étrangement. Pour eux, la liberté *c'est le droit indépendant de ne rendre compte à aucune autorité sur la terre.* Pour eux, la liberté ce n'est qu'un leurre perfide, un manteau d'hypocrisie, un voile spécieux sous lequel ils cachent la jalousie qui les ronge, la suffisance dont ils sont bouffis, la satanique détermination d'ameuter le peuple sans résultats. Ne demandez pas à ces gens-là qu'ils s'immolent pour délivrer le pauvre peuple de ces maux, qui s'attachent comme des chancres à la nature humaine. Non, non ; hâbleurs de profession, ils vous feront des discours à perte d'haleine ; ils vous donneront des mots, du vent ; ils flatteront bassement même la populace qu'ils méprisent, s'ils espèrent se servir d'elle ; et toujours le mot d'ordre donné à leurs impures phalanges sera le mot de liberté. Le clergé agit, et il comprend les choses bien autrement. Il croit que les meilleurs amis du peuple sont ceux qui se sacrifient pour lui ; qui se font pauvres avec lui; qui s'attachent à ses pas, même au fond des forêts qu'il va défricher, pour lui parler une [illegible] consolante ; pour lui procurer ce bonheur réel "Bienheureux ceux qui ont le cœur pur." Il croit que les vrais amis de la liberté ne sont pas ceux qui font de ce mot le synonyme de cette indépendance absolue qui émancipe l'intelligence et le cœur de toute règle et de toute loi ; mais que ce sont ceux qui enseignent que la liberté, que le Christ nous a apportée, est celle qui est attachée à la pratique entière et fidèle de toutes les règles de son évangile. Tout en chérissant les libertés publiques ; tout en appelant de ses vœux des formes gouvernementales propres à garantir les franchises populaires et à faire régner, dans leur vrai sens, la liberté, l'égalité et la fraternité, il reconnait toujours une liberté qui plane au-dessus de toutes les autres, c'est la liberté qui consiste à obéir au maître de notre libre arbitre ; tout comme il traite de vil esclavage, l'asservissement à ces doctrines erronées, à ces passions indomptées, qui courbent sous un joug si vil tant de prêcheurs de liberté. Messieurs de l'*Avenir*, vous ne serez pas si chatouilleux, nous l'espérons, que de vous croire ici notre point de mire.

Vous et vos semblables êtes les vrais ennemis de la liberté. Jamais vous n'avez su la présenter sous ses traits nobles et séduisants de fille du ciel et de compagne de la religion. Travestie sous les formes que vous lui faites, elle apparaît comme un monstre qui lave ses pieds dans le sang, et qui de sa bouche laisse s'exhaler les cris furieux de l'émeute, quand ce ne sont pas ceux de l'erreur, du blasphème et de l'irreligion. Vous allez, sans doute, appeler tout cela de *pieuses diatribes* ; et nous, nous dirons à nos compatriotes : Lisez l'*Avenir*, et vous y verrez préconisées ces incessantes tentatives d'émeutes et de culbutes des gouvernements, qui font ruisseler le sang, et accablent la société de maux. Vous y verrez tous ceux qui ont l'autorité, ravalés, traités de tyrans et de monstres, parce qu'ils se défendent. Vous y verrez messieurs les rédacteurs faire de dignes alliances avec le socialisme parisien, et se vanter du rare honneur d'être entrés dans les familles de l'Atelier et de la Ruche Populaire. Vous y verrez des maximes hardies, avancées avec toute la crudité et l'assurance que comporte l'ignorance jointe à la témérité. Vous y verrez des atteintes portées à la morale chrétienne, des railleries indécentes, des principes aussi purs que celui-ci : " *On ne doit pas attendre de la jeunesse qu'elle soit aussi religieuse que l'âge mûr* ; " comme si tous les âges, indistinctement, ne pouvaient pas pratiquer la morale évangélique.

Voilà, Messieurs, pour votre reproche au clergé de repousser la liberté. Et certes, je n'avais que faire de défendre ce corps si longuement; il m'eût suffi de faire remarquer son entente cordiale avec les hommes libéraux, mais non socialistes, auxquels le peuple confie aujourd'hui ses intérêts.

C'est charmant de voir le ton gravement prophétique que prend parfois le Congrès des treize. Par exemple, en parlant des renversements de gouvernements, il dit: " *Pour nous, nous avons la conviction que ces changements qui ont nécessité pour s'opérer de si terribles bouleversements doivent à l'avenir s'effectuer par la seule force des idées.*" Voyez donc, lecteurs, quel ordre nouveau nous annoncent nos jeunes oracles ! Depuis qu'il se fait des révolutions dans le monde, elles ont été cruelles, accompagnées de crimes, de proscriptions, de vengeances. Aussi bien lui que dans les années 1848 et 1849, elles ont été [illegible]ntes en France, en Suisse, à Vienne, à Rome, à [illegible]lès, en Sicile. Mais, depuis le 14 mars courant, jour où l'*Avenir* se déploya pour nous faire lire dans se *ténèbres*, nous n'avons plus à craindre rien de semblable. Un oracle nous annonce que la révolution que nous préparent nos rouges, n'aura pour armées que leurs *seules idées*, pour boulets et mitraille que les *seuls raisonnements* de l'*Avenir* ! Riez, lecteurs, ou soyez sérieux ; car si c'est triste, c'est drôle aussi.

Nous n'allongerons pas nos remarques pour parler de ces avancés de l'*Avenir* : " *Que partout les gouvernements ont été établis par le peuple : que le peuple seul a dû songer à se former tel gouvernement; que c'est chacun des individus ou plutôt la majeure partie des individus qui ont remis entre les mains d'une administration une partie de leur liberté pourque l'autre fût sous la sauvegarde de la force publique.*" Ces assertions fussent-elles aussi vraies qu'elles sont démenties par l'histoire, il ne s'en suivrait pas qu' " *aussitôt que le peuple s'apperçoit qu'une autre forme de gouvernement lui serait plus avantageuse, il ne fasse qu'exercer un droit incontestable, s'il l'adopte.*" Ce principe est celui des sans-culottes de 93, et les Romains ne peuvent s'en servir pour justifier leur ingrate rebellion contre un pontife ami de toutes les sages réformes, promoteur si sincère de tout ce qui pouvait contribuer au bonheur de son peuple.

Nous ne pouvons néanmoins résister au besoin de faire appercevoir le peu de profondeur de connaissances historique de l'auteur de l'écrit de l'*Avenir*, en ce qui regarde l'origine du pouvoir temporel du Pape. Voyons en effet si, comme il le prétend, à Rome comme ailleurs, le peuple a établi son gouvernement ; si le peuple en a réglé la forme, etc. Que nous dit l'histoire ? Que dans l'invasion des barbares, l'Italie fut le principal théâtre de leurs dévastations. Que, délaissée par les Empereurs d'Orient, Rome fut sauvée par les papes. Léon-le-Grand arrêta la marche d'Attila, de Genséric, roi des Vandales; Zacharie, celle de Luitprand et de Rachis, roi de Lombards. Ce qui fait dire à Jean de Maller que, si la justice naturelle doit décider, " le pape est de droit seigneur et maître de Rome, car sans le pape Rome ne serait plus." Que dit encore l'histoire ? Qu'Etienne II alla en France pour réclamer le secours de Pepin contre le déloyal lombard Astolphe, et que Pepin ayant vaincu les lombards dans deux campagnes, il fit don " *à St. Pierre, à l'Eglise et à la république romaine*" des villes qui composaient l'Exarchat. Constantin Copronyme ayant réclamé la restitution des contrées reprises sur les Lombards, Pepin rejeta sa demande. " Les Francs, dit-il, n'ont pas versé leur sang pour les Grecs, *mais pour St Pierre et pour le salut de leurs âmes.*" Après la mort de Pepin, Didier essaya de nouveau de conquérir l'Exarchat et Rome. Charlemagne arrive alors en Italie, défait les Lombards, entre dans Rome, y confirme *la donation* de son père et y ajoute quelques provinces. Nous ne voyons là aucune trace de cet appel du pape au gouvernement par le peuple romain ; mais nous y voyons un autre que lui donner au pape le gouvernement temporel ; et il est à remarquer qu'il l'a toujours conservé, depuis, par la volonté de toutes les nations chrétiennes. Ce court exposé, lecteurs, ne laisse pas que de convaincre que messieurs de l'*Avenir* s'en font beaucoup accroire.

Maintenant, lecteurs, si trois mots d'histoire cités consciencieusement [illegible] pour [illegible] la confiance dans l'érudition de nos treize Sannaises, ne vous laissez pas asphixier par le ton magistral avec lequel ces Messieurs prononcent cette sentence digne de tant d'autres : " Le pouvoir temporel du Pape n'a pas d'autre bâse " que celle de tous les gouvernements politiques de l'u- " nivers "—Nous serions aises de savoir ce que le brave Pepin, ce que le noble Charlemagne et ses nobles Francs auraient pensé de cette emphatique sentence : s'ils auraient consenti à n'avoir *versé leur sang* que pour des Canino, des Sterbini et des Mamiani ; s'ils auraient cru combattre *pour le salut de leurs âmes* en combattant pour des galériens, des repris de justice, des gueux et des excommuniés ?

Et, ne croyons pas que nos Sénateurs (!), en *robes prétextes*, soient plus redoutables sur le terrein de la logique et du droit public, que sur celui de l'histoire. Ils posent une question aussi *foudroyante* que celle-ci : " Les peu- " ples sont-ils l'héritage des gouvernements ou les gou- " vernements ont-ils été établis par le peuple pour lui- " même ? " Aussitôt leurs *savantes* réponses nous tombent sur la tête comme la grêle sur les feuilles tendres:

" Partout, c'est le peuple qui a établi son gouvernement : " Partout, c'est chacun des individus ou plutôt " la majeure partie des individus qui ont remis entre " les mains d'une administration une partie de leur " liberté, pour mettre l'autre sous la garantie de la " force publique," etc, etc, etc.

" Donc, aussitôt que le peuple s'apperçoit qu'une " autre forme de gouvernement lui serait plus " avantageuse, il ne fait qu'exercer un droit incon- " testable, s'il l'adopte."

Quelle rapidité ! dans les conclusions surtout ! !.. Evidemment, notre siècle est *à la vapeur*... Cependant, nous qui ne prenons pas pour trépied la bouilloire furibonde d'une locomotive ; nous qui végétons sur des *mâsures*, qui nous traînons sur nos béquilles d'*idées vieillies*, nous ôsons répondre : Non, Messieurs de l'*Avenir*, aux yeux du christianisme, les gouvernés ne sont pas pour les gouvernants comme de vils troupeaux, ni comme les objets ravalés d'une rapace et égoïste spéculation. Dans les idées chrétiennes, le pouvoir est une *paternité* : le commandement est un fardeau : les fonctions s'appellent des *charges*. Mais réciproquement, selon notre vieille doctrine, l'obéissance est un *devoir* ; l'émeute, la démagogie sont des crimes.

Dans nos idées arriérées, nous n'admettons pas que tous les gouvernements aient été établis *par* le peuple, mais *pour* le peuple. Elle serait bien courte, disons-nous, la liste des dynasties qui n'auraient régné sur les peuples qu'après un pacte préalable avec tous les individus ou la majorité d'entre eux. Et, tous les gouvernements eussent-ils été établis *par* le peuple, nous repousserions encore, comme injurieuse à l'ordre et à la raison, la maxime délétère : " Aussitôt que le peuple etc." Que la souveraineté soit dans le peuple tant qu'on voudra, cette maxime n'en sera pas moins digne de toute réprobation. Evidemment, la souveraineté ne saurait être dans le peuple sans contrôle et sans limites: car, qui ôserait dire que la source première en est en lui, et non pas en Dieu seul ? Quand Dieu, pour constituer le pouvoir terrestre, veut bien se servir du peuple, qu'on appellera, si l'on veut, souveraineté secondaire, il ne s'en suit pas moins que Dieu est l'auteur du pouvoir. Or, la sagesse de Dieu ne peut vouloir que le peuple ait sur le pouvoir par lui établi le domaine de l'enfant sur ses hochets. A plus forte raison, le pouvoir ne peut être le jouet de petites fractions du peuple, ni d'individus factieux qui usurpent le nom de peuple.

Vous n'avez pas été peu surpris, lecteurs catholiques, d'entendre dire à nos candides écrivains de l'*Avenir*, que la déchéance du pape " *est une question purement politique.*" Vous qui n'avez pas perdu le sens religieux, vous n'appellez pas purement politique une question intimement liée, avec la sécurité, la liberté, la grandeur de l'Eglise. Vous qui ne mettez pas au-dessus de tout l'idole que ces Messieurs adorent sous le nom profané de liberté, vous ne pouvez *saluer avec enthousiasme* le triomphe de cette idole, si la religion est mise aux fers. Mais nos jeunes adversaires ne sont pas si soucieux, allez. Si vous leur dites : Mais, le Pape devenu simple citoyen romain, n'a plus les moyens de s'entourer des lumières indispensables au siècle où nous vivons, et en perdant la science, l'Eglise perd sa gloire et sa grandeur. Si les radicaux de Rome sont les mêmes que ceux de Suisse, de Florence etc. etc. ce dont il n'y a pas à douter, Pie IX devra s'attendre à recevoir d'eux les mêmes traitements qu'ont reçus Mgr. Marilley et l'illustre Archévêque de Florence : l'exil, la prison, l'expulsion de leurs siéges, les empiétements les plus attentatoires à leur autorité sacrée. Les Bulles, Brefs, Encycliques et tous rescrits papaux, devront passer par la filière de MM. Canino, Sterbini, etc. etc. et subir la loi du *Placet*. Grandes garanties d'orthodoxie pour les catholiques de l'Eglise universelle !.. L'élection du Pape serait désormais soumise à l'influence d'un gouvernement qui, selon les idées du jour, devra être athée, et pourra avoir, pour agents et pour ministres, des juifs et surtout des radicaux-socialistes-rationalistes, etc. etc. A tous ces embarras et à bien d'autres, nos politiques à *idées avancées* répondront: *Quid ad nos ? Vos videritis.* Que nous font à nous les intérêts de l'Eglise ? Voyez-y vous autres. Qu'en dites-vous, catholiques ; il n'est pas étonnant que nos Atlas *lèvent les épaules*, quand elles ne sont chargées que de nos *pieuses diatribes*, puisque l'Eglise elle-même leur pèse si peu. Répétons leurs paroles : " Nous n'hésitons pas à saluer avec enthousi- " asme la déchéance du Pape et la proclamation de la " république à Rome, si cet acte n'est pas prématuré ; " si le Pape repousse les conseils perfides qui l'invitent " à se servir des armes étrangères ; si enfin, le sang ne " doit pas couler pour le maintien de l'ordre actuel." Mais, la haute et poignante question religieuse, qu'en font-ils? Elle n'est donc rien pour eux! Leurs cœurs n'ont donc de sympathie que pour l'œuvre *du poignard démocratique* !... Proh pudor ! ! !

Le croirait-on ? Nous n'avons pas encore signalé les plus révoltants passages de l'écrit: "Pouvoir temporel du Pape ! "... On a toujours eu raison de dire que des fils bien nés ne parlaient qu'avec chagrin des fautes réelles de leur père. Les jeunes catholiques de l'*Avenir* mettent une indicible complaisance à dire d'atroces calomnies contre le Père commun des fils de l'Eglise. Copiant l'abbé De La Mennais, non pour le génie, mais pour la malice et la perfidie des insinuations, ils disent: " *La malheureuse Pologne a été cruellement livrée à l'Empereur de Russie par le roi de Rome (le Pape). L'indépendance si vantée du Pape comme roi n'est en réalité qu'un jouet entre les mains de l'Autriche, de la Russie etc. Pour prix des forces qu'elle mettait à la disposition du roi de Rome, la Russie exigea l'anathême contre les Polonais; et le Pape pour sauver le roi de Rome anathématisales Polonais.*" Voila comme la plume de ces chaleureux fils de l'Eglise trace l'histoire d'un pieux et paternel pontife, Grégoire XVI ! Où ont-ils puisé leurs renseignements ? Dans les *Affaires de Rome* de l'abbé sus-mentionné ; dans le récit de ce prêtre justement foudroyé par l'anathème, et qui, dans les dernières révolutions de France, a mis sa parole et sa plume au service des rouges de Paris ! Voilà, sans doute, un bien impartial témoin pour déposer contre Grégoire XVI ! Il vaudrait presque autant aller chercher la mesure de la justice de Dieu dans les blasphèmes que profèrent *là-bas* les anges rebelles.

Nous ne répondrons que peu de mots à ces *pieuses* calomnies ; et nous dirons, en comprimant notre indignation : Non, mille fois non : la malheureuse Pologne n'a pas été cruellement livrée à la Russie par Grégoire XVI. Mais, la malheureuse Pologne, électrisée par la révolution de 1830, se souleva contre la Russie. C'était évidemment se vouer à la boucherie. Quand son corps ensanglantée fut là gisant aux pieds de l'Autocrate, le Pontife éploré blâma la Pologne, et dénonça des chefs perfides, croyant ainsi épargner de plus grands malheurs. Voilà les faits : non, mille fois non, la Pologne n'a pas été cruellement livrée. Il est vrai que, depuis, l'espoir paternel du pontife fut cruellement trompé. Mais aussi, la dénonciation de la tyrannie de l'empereur Nicolas, et la condamnation qu'il fit de sa conduite, le 22 juillet 1842, et plus tard, quand le Czar visita Rome, ont retenti dans tout le monde; pour donner le solennel démenti aux calomnies des ennemis du Saint-Siége.

Les écrivains de l'*Avenir* ont tellement émoussé en nous le sentiment de la surprise, que, rendu à ce paragraphe "*Nous avons regretté l'emploi du monitoire lancé par le Pape*, etc." nous ne pouvons plus que sourire de pitié. Ils ne voient dans les perturbateurs romains que des républicains : de là leur scandale. Mais la vérité historique montre en eux de *grands* pécheurs. Ils ne voient dans l'expulsion du Pape qu'un évènement tout politique : la réflexion nous y fait voir une question des plus hautement religieuses. Nous nous dispensons d'autre réponse. D'ailleurs, *mentita est iniquitas sibi* : voyez comme ces messieurs approuvent l'emploi du monitoire contre les souverains du moyen-âge. Ils accordent le droit d'user des armes spirituelles contre les princes oppresseurs, c-à-d. pour un but temporel ; et ils en refusent l'usage contre les démagogues, les pires de tous les tyrans ; contre les oppresseurs de Rome, et les voleurs des biens de l'Eglise.

Les arguties sur le clergé français ne méritent pas de réponse, tant elles dénotent peu de conviction. Après l'expulsion de Louis-Philippe, ce clergé put se croire dispensé d'arroser de ses larmes les vestiges du fuyard : on lui faisait tout comme il avait fait à Charles X; et l'église de France, maltraitée, pouvait accepter un fait accompli, que d'ailleurs il n'était pas en son pouvoir de changer. Le Pape a pu et dû, pour les mêmes motifs en faire de même. Vous autres qui êtes si *avancés*, vous n'ignoriez pas cela, nous en sommes bien sûrs. Mais, vous vouliez vous donner l'insigne plaisir de faire, à propos des richesses et du pouvoir, une disgracieuse réflexion que, sans doute, vous avez puisée dans vos cœurs ; car toutes les *grandes* pensées viennent du cœur.

Nous sommes si las, que nous ne dirons rien de l'impertinence à propos de la liberté de la presse. C'est du cynisme comme tout le reste.

Nous croyons avoir rempli notre tâche, qui était de faire voir que l'ecrit: " Pouvoir temporel du Pape," était marqué au cachet du mensonge historique, de la perfidie dans les insinuations, et calculé pour détruire toute loyauté politique.

Maintenant, aux lecteurs de l'*Avenir* qui inclineraient à se ranger aux idées de l'écrivain que nous venons de réfuter, nous dirons : Avant de vous décider, veuillez relire la fable qui a pour titre :

Le Fou qui vend la Sagesse.

ANTI-DEMAGOGUE.

LES ASTRES AU 19e SIÈCLE.

Nos lecteurs aiment à savoir tout ce qui se passe dans le monde, et quelquefois ils seraient tenté de demander des nouvelles des pays d'outre-monde. Mais comme nous n'avons guère le temps de faire autre chose que de nous occuper des affaires du globe sur lequel nous ivvons, nos lecteurs nous excuseront si nous n'usons pas du télégraphe électrique pour leur procurer des nouvelles des planètes voisines. Du reste, nous avons aujourd'hui à leur dire un mot d'un vrai météore, inconnu (! ! !) jusqu'à ce jour : il s'agit d'un *nouveau* (?) manifeste de M. Louis-Joseph Papineau ! ! Cet homme, qui se dit si patriote et si Canadien, commence à comprendre que sa conduite publique depuis un an est d'abord un anacronysme, et ensuite un fléau pour le pays, si elle devait avoir des imitateurs. M. Papineau commence à sentier que son vote, le plus anti-national qui fut jamais, au sujet de la représentation du pays, soulève l'indignation de tous les bons Canadiens, de tous les hommes qui ont un cœur, une âme, une conscience. Il s'apperçoit [trop tard peut-être] que l'opinion publique est fortement prononcée contre lui, et que, si à l'heure qu'il est il remettait son mandat, *le comté de St. Maurice n'en voudrait plus pour son représentant.* Il lui semble en effet entendre ce grand comté lui dire :

" Papineau, nous t'avons confié nos plus chers intérêts ; nous t'avons donné la mission de défendre nos droits et de nous procurer le bonheur et la paix ; nous t'avons chargé d'agir libéralement et patriotiquement. Qu'as-tu donc fait ? Pourquoi t'es-tu donc uni aux tories ? Pourquoi as-tu renié ton passé ? Pourquoi t'es-tu fait transfuge de la cause libérale ? Où as-tu mis ton ancien patriotisme, le patriotisme de ton illustre père, le patriotisme de tous tes concitoyens ? Pourquoi enfin viens-tu de mettre le sceau à ton abjuration politique en refusant à ton pays une augmentation de représentants qu'il demande depuis si longtemps et que le manifeste de la réforme et du progrès t'imposait de réclamer ? "

A cette voix, M. Papineau..... baisse la tête ? Non ; il la relève plus haut que jamais, et il crie à tous ses compatriotes : " Vous avez tort ; j'ai raison contre vous tous." Tel est en huit mots le résumé des huit colonnes de l'écrit de M. Papineau. Inutile donc de vouloir le prendre en détails et de le réfuter phrase par phrase ou même mot par mot. Autant vaudrait dire que nous entreprendrions de débrouiller le chaos, de compter le nombre de gouttes d'eau de la mer, de grains sable des rivages, ou d'étoiles du firmament, M. Papineau continue en effet à ne rien trouver de bon: les ministres sont corrompus et corrupteurs ; les journalistes sont vils, bas, salariés, mercenaires, vendus au plus offrant ; les membres du parlement sont les créatures et les valets des ministres ; tout le monde enfin se trompe, a tort, déraisonne ; M. Papineau seul a de l'esprit, de la raison, de l'âme, du cœur, de la conscience, du bon sens, du patriotisme, du libéralisme, et des vues élevées ! ! Voilà ce que dit et écrit M. Papineau. En vérité, lorsque nous lisons de semblables productions, assaisonnées des épithètes les plus injurieuses possibles, nous ne pouvons nous empêcher d'étudier un peu la nature de celui qui en est l'auteur. Plus nous pensons à M. Papineau, et plus nous nous convaincrons qu'il *n'est pas fait pour notre étroite* planète. Nous commençons à croire qu'il est destiné à aller habiter quelques-uns des satellites de Saturne, ou peut-être mieux à aller fonder une colonie icarienne. C'est bien dommage que M. Cabet, qui a daigné visiter le contient d'Amérique, ne se soit pas rendu au Canada. Il aurait pu y faire la connaissance de M. Papineau, et nous sommes certain que leurs principes n'eussent guère différé. Nous supposons que cette magnifique entrevue n'a pu avoir lieu, parceque, de même que deux astres ne peuvent s'approcher sans se choquer, ainsi MM. Cabet et Papineau eussent couru le risque d'une collision ; et comme ces bons Messieurs sont les plus grands philantropes du monde, ils ont bien voulu épargner au Canada un embrâsement général, qui eût été la suite inévitable de la collision de ces deux corps planétaires. Donc grands remerciments à M. Papineau ; il est le *sauveur* de son pays - Mais tout n'est pas perdu : parceque l'entrevue avec M. Cabet ne peut avoir lieu, ne serait-il pas possible de faire un autre rapprochement ? M. Proudhon par exemple ne figurerait-il pas bien à côté de M. Papineau ? Nous ne voyons pas pourquoi ça ne pourrait pas faire ; ce sont deux grands niveleurs que ces deux grands [!] hommes-là ; ils veulent l'égalité parmi les hommes, mais une égalité vraiment fabuleuse. Outre cela, ce sont des hommes à grandes maximes et à grandes vues : l'honorable M. Proudhon dit en effet : " La propriété c'est le vol ? l'honr. M. Papineau dit de son côté : " Périsse la patrie plutôt qu'un principe." Ainsi tous deux sont décidés à la ruine de leur pays : l'un veut mettre tous les biens en commun, dût-il pour cela mettre tout à feu et à sang ; l'autre veut être dictateur et avoir raison contre tout le monde, et pour cela il est pret à livrer son pays à l'étranger, pourvû toutefois qu'il ne soit pas obligé de voir et encore moins de porter le mousquet. M. Proudhon aime son principes, " la propriété c'est vol," tant qu'il ne s'agit pas de lui ; M. Papineau soutient que la patrie doit périr plutôt qu'un principe, mais il ne peut se résoudre à sacrifier son intérêt personnel au principe qu'il prône tant. Décidement ce sont là deux hommes nés pour le *bonheur* du genre humain ; ils sont semblables en tous points; ils sont frères en principes et en doctrines. Dorénavant ce que dira l'un pourra être appliqué à l'autre, et le nom de l'un pourra servir à l'autre. C'est là une application neuve du communisme et des principes de ces deux grands hommes. Que le monde est heureux de les posséder !

Enfin, pour en terminer avec ce manifeste très-manifestement et très-horriblement rempli de faits incorrects en tous points, de faux principes politiques et d'injures nombreuses et nouvellement sorties de la fa-